



## Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

**XLVIII-145 | 2010**

**À la recherche des fondements de la rationalité**

---

# L'éblouissement de Naples

Giovanni Busino

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/742>

DOI : 10.4000/ress.742

ISSN : 1663-4446

### Éditeur

Librairie Droz

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2010

Pagination : 97-100

ISBN : 978-2-600-01427-4

ISSN : 0048-8046

### Référence électronique

Giovanni Busino, « L'éblouissement de Naples », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVIII-145 | 2010, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/742> ; DOI : 10.4000/ress.742

---

Giovanni BUSINO

## L'ÉBLOUISSEMENT DE NAPLES

A la mi-novembre de l'année 1955, deux Anglais, treize Italiens et deux Suisses nous retrouvâmes à Naples en tant que boursiers de l'Institut italien pour les études historiques. Logés dans des minuscules cellules, toutes contiguës, d'un pensionnat de l'Ordre de Malte situé dans le vieux quartier espagnol, nous formâmes assez vite une communauté de vie et de travail. Le récit des sept mois vécus ensemble, des matinées passées à travailler dans la Bibliothèque de Croce, des séminaires de l'après-midi dans le majestueux Palazzo Filomarino, des discussions poursuivies jusqu'aux heures les plus tardives, des concerts au Conservatoire de San Pietro a Maiella, des représentations aux théâtres San Carlo et San Ferdinando, des conférences à l'Institut français de culture et ailleurs, des excursions en fin de semaine, – ce récit a été rédigé par Renzo De Felice et Piero Melograni et se trouve dans le livre *La scuola di Croce*, paru à Bologne en 1992. Aux pages de ces deux éminents historiens ainsi qu'au témoignage (*Studenti di Federico Chabod*) que Melograni a publié en 2002 (dans *Renzo De Felice. Studi e testimonianze*, a cura di L. Goglia e R. Moro, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2002, pp. 101-108), je ne puis ajouter que quelques bribes de souvenirs personnels.

Tous nos collègues, à l'époque, étaient des adeptes du matérialisme historique, certains aussi des militants communistes. Pour eux l'engagement politique était le seul moyen pour accélérer le passage du royaume de la nécessité à celui de la liberté, pour favoriser l'éclosion d'une société meilleure de celle capitaliste. Nos premières discussions furent rudes, hérissées, agressives. Au moment de la présentation des projets de recherche personnels, les quatre boursiers non marxistes fûmes critiqués sèchement. Pour les collègues, nos recherches étaient une apologie de la classe dominante et en plus elles dissimulaient la défense du système capitaliste. L'excès de nos réactions déclencha des ripostes virulentes, apaisées seulement en partie par la sérénité et le calme de la réplique d'Alain Dufour. Celui-ci expliqua que pendant la guerre de 1559-1593 entre la Maison de Savoie et la Seigneurie de Genève les structures économiques ou géographiques, symboliques ou sociales avaient été importantes. Cependant leur rôle avait varié dans le

---

<sup>1</sup> Discours lu à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire d'Alain Dufour, le 12 juillet 2008, au cours de l'« Amabilissima Laudatio ad A'D' », organisée par la Société du Musée historique de la Réformation, la Société académique de Genève et la Librairie Droz. La bibliographie des travaux d'Alain Dufour se trouve in *Mythes et réalités du XVI<sup>e</sup> siècle. Foi, Idées, Images. Etudes en l'honneur d'Alain Dufour*, éditées par B. Lescaze et M. Turchetti, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008, pp. 229-239.

temps et selon les conjonctures. La causalité protéiforme oblige, par conséquent, l'historien à faire des choix et à établir des hiérarchies, à prendre acte qu'à l'origine d'un conflit de 34 ans, il y a eu des individus capables d'affronter les pesanteurs, de créer dans le flux du monde d'innombrables bifurcations, de maîtriser ou de contourner des initiatives imprévisibles et inopinées, de modifier, de proche en proche, le cours des choses, de faire, en somme, de la politique. L'histoire ne change jamais d'elle-même, elle n'est pas déterminée par des lois ou des structures, elle est l'œuvre d'hommes, de leurs idées-forces.

Le climat fortement idéologique pendant nos premières semaines napolitaines se décanta au fil des séminaires, des discussions et des rapports que nous établissions peu à peu entre nous. Les séminaires de Federico Chabod étaient, assurément, les moments forts de chaque semaine. Nous les suivions dans un silence absolu, subjugués par ses façons de décrire et d'argumenter, par la finesse et la complexité de ses analyses. Ses exposés, construits avec une maestria exemplaire, fondés sur une grande variété de documents, fournissaient en même temps l'état des questions et des interprétations. Chabod revenait régulièrement sur les questions de périodisation, de transition d'un type de société à un autre, sur le dilemme de la continuité ou de la rupture, sur la spécificité des contextes historiques. Il attachait beaucoup d'importance aux idéologies en tant que représentations ou reflets de la réalité économique et sociale, mais pour lui l'histoire véritable restait l'histoire politique. Sa conception du rôle de Maître lui empêchait d'établir des rapports familiers avec nous les disciples et pourtant il suivait de près la progression de nos travaux, valorisait, avec un doigté subtil, nos enthousiasmes et ambitions, s'intéressait à notre confort matériel, à nos soucis personnels. Pour lui toutes les occasions étaient bonnes pour nous rappeler, avec sa voix suave de baryton, que le travail du chercheur est harassant, qu'il faut le pratiquer avec rigueur, humilité et désintéressement, qu'il est impératif de se méfier des philosophies de l'histoire et de la politisation du travail historiographique. Il soulignait les bienfaits d'une historiographie désenchantée, non militante, éclectique, empirique, narrative, un peu moins dramatique de l'histoire éthico-politique de Benedetto Croce et totalement différente de celle partisane d'Antonio Gramsci.

A la fin de chaque séminaire, les discussions s'enflammaient, les suggestions fusaient et les doutes sur nos certitudes d'autrefois jaillissaient. Giovanni Pugliese Carratelli et Alfredo Parente nous introduisaient de la façon la plus classique à l'étude des paradigmes canoniques et aux recherches en train de s'élaborer en histoire ancienne et en histoire de la philosophie. Les débats qu'ils suscitaient étaient nourris mais sans plus. Par contre les séminaires de Rosario Romeo troublaient les idées reçues et excellaient dans l'éreintement des paradigmes historiographiques les mieux établis, notamment ceux des « Annales », de « Past and Present » et des différents courants du marxisme. Historien à l'érudition éblouissante, ce Sicilien, au verbe dru, au franc-parler volontiers provocateur et fréquemment intempestif, agaçait par ses sarcasmes et son scepticisme, mais il avait un don incomparable : faire entrevoir, soudainement, des perspectives insoupçonnables, des singularités aux causalités multiplicatives, des connexions compliquées entre des événements disparates. A partir d'exemples bien choisis, il traitait du problème de la vérité, de l'utilité et de l'objectivité dans une discipline, l'histoire, vouée à reconstruire, sans moyens de vérification et d'expérimentation, un passé disparu à jamais et en plus à le reconstruire sur la base des questionnements

et des savoirs d'aujourd'hui. Selon Romeo, pour confectionner le tissu historique toujours changeant et neuf, les lois et les causalités ne sont d'aucun secours. Pour comprendre le monde dans lequel nous vivons il faut synthétiser la pensée et l'action. L'histoire est toujours contemporaine, elle est intelligible lorsque « l'homme la lit et la revit en fonction de ses problèmes et de ses expériences propres », lorsque l'historien arrive à mettre en évidence les « raisons intérieures, en tant qu'effort spirituel » des acteurs historiques.

La crise du stalinisme, les quelques transformations dans les pays du socialisme réel, les débuts de la laïcisation du marxisme européen rendirent nos discussions, en cet hiver et en ce printemps napolitains très froids, plus sereines et constructives. Désormais nous étions convaincus que l'Etat, l'activité économique, la force, les classes sociales, la culture, la religion étaient les manifestations d'une même vie humaine et de son évolution aléatoire dans le temps.

Le premier livre d'Alain Dufour, paru en 1958, est le reflet personnel de nos discussions napolitaines. En effet, pour identifier les « idées-forces » et « l'esprit » ayant animés les hommes pendant la guerre de 1589-1593, l'auteur y montre qu'aux fondements de la vie sociale genevoise il y avait l'éthique calviniste, que « le calvinisme développait chez ses adeptes une combattivité exceptionnelle », « une piété combative, nourrie d'Ancien Testament », laquelle « engendrait en chaque Genevois un intense orgueil de l'indépendance de la cité ». La doctrine éthico-politique de ces puritains genevois est décrite ainsi : « Genève repoussa donc la tentation d'une paix compromettante avec le duc de Savoie, et celle aussi d'une harmonie avec le pays environnant. Elle resta donc seule, mais libre ». Pour l'historien Dufour, par conséquent, il n'y a pas de dernière instance, de déterminismes économiques, géographiques, sociaux, d'antagonismes primordiaux entre la ville et la campagne, au sein du monde humain signifiant.

Tous les écrits d'Alain Dufour successifs à notre retour de Naples (certains sont réunis dans son livre *Histoire politique et psychologie historique*, paru en 1966) visent à démontrer (je cite) « comment les idées politiques » s'imposent « à des vastes ensembles humaines » et puis se traduisent « en actions collectives ». Parallèlement à ses travaux d'historien, Alain Dufour a traduit en français *L'historisme* de Carlo Antoni, la *Théorie et histoire de l'historiographie* (1968), révisées les traductions de *Galéas Caracciolo, marquis de Vico* (1965) et de *L'Histoire comme pensée et comme action* (1968), trois livres de Benedetto Croce. Notre Ami est aussi à l'origine de la publication d'un recueil d'articles de Federico Chabod, *De Machiavel à Croce*, paru en 1970, et de tant d'autres excellents livres, comme par exemple ceux de Valiani, de Venturi et de Torcellan. J'ajoute que tous les chercheurs ont trouvé en l'historien érudit et en l'éditeur, en l'humaniste Alain Dufour des soutiens généreux, des aides fraternelles. Faut-il ajouter que sa discrétion et sa générosité suscitaient déjà la stupéfaction de tous quand, à l'occasion de nos sorties napolitaines du week-end, les cafés et les pizzas étaient mystérieusement payés ?

Permettez-moi d'ajouter que si la « Revue européenne des sciences sociales » pourra fêter, en 2013, son cinquantième anniversaire, elle le doit à celui qui en a favorisé la naissance, en 1963, et assuré son indépendance et sa liberté. Alain Dufour nous a aidés toujours généreusement, il n'a jamais fait peser sur le responsable de la rédaction les questions découlant de la crise économique et la lente diminution du nombre des abonnés individuels. Sans son soutien la « RESS »

n'aurait jamais vu le jour, j'en suis certain, mais surtout elle n'aurait pas pu survivre pendant toutes ces années où la publication des périodiques scientifiques a été possible grâce aux financements et aux parrainages des sociétés savantes et des universités. Alain m'a permis de « fabriquer et publier » la « RESS », d'en faire la revue libre et indépendante appréciée par tant de chercheurs. Je le remercie de tout mon cœur et lui exprime publiquement ma gratitude et aussi mes sentiments fideles et affectueux.

L'expérience acquise à l'Institut Croce est assurément à la base de ce que nous sommes actuellement et de ce que nous avons fait en ce demi-siècle. Pour beaucoup d'entre nous, cette expérience reste, en plus, éblouissante et mémorable car le séjour à Naples nous a fait connaître des historiens de talent, des chercheurs infatigables, à l'érudition solide, et aussi l'ami, Alain, dont le charme, la gentillesse, la courtoisie, la disponibilité envers tous continuent à nous enchanter.